

**LA PSYCHOTHÉRAPIE INSTITUTIONNELLE...
INFLUENCES PSYCHANALYTIQUES
INTERVIEW DE JEAN-CLAUDE POLACK (II)**

Joris De Bisschop, Ariane Hofmans, Clara Novaes, David Van Bunder

14, Place de la Mairie, F-41330 Averdon, joris.de.bisschop@gmail.com
Centre Médico-Socio-Psychologique Pédopsychiatrie, 85 ter, rue du Foix, F-41000 Blois,
Ariane.Hofmans@hotmail.fr

14, Place de la Mairie, F-41330 Averdon, Claradices@gmail.com
Remi Vlerickstraat 26, B-9052 Zwijnaarde Tel.: ++/32/(0)9 245 39 76,
david.vanbunder@scarlet.be

Résumé: Cet article est la retranscription de l'interview avec le psychiatre Jean-Claude Polack. Dans la deuxième partie de l'interview, l'interviewé parle de quelques influences théoriques de la Psychothérapie Institutionnelle: Lacan, Pankow, la phénoménologie, la relation entre Guattari et Lacan. L'interview se termine par une réflexion sur la prise en charge des psychotiques en cabinet.

Mots-clés: Psychanalyse, François Tosquelles, Jean Oury, Félix Guattari, Jacques Lacan, Phénoménologie, Schizo-analyse, Psychothérapie Institutionnelle.

Reçu: le 25 janvier 2009; **Accepté:** le 1^{er} février 2009.

Psychoanalytische Perspectieven (PP): Dans la première partie de l'interview vous avez mentionné trois piliers – il y en a peut-être d'avantage – du mouvement de la psychothérapie institutionnelle: la psychanalyse, la médecine et l'institutionnel, à savoir le côté plutôt politique qui traite des questions sur les rapports entre les gens... des rapports plus ou moins organisés. Jusqu'à maintenant vous nous avez parlé surtout de l'aspect politique. Vous avez articulé l'évolution de la psychothérapie institutionnelle aux grands développements politiques, à savoir la Deuxième Guerre mondiale, la guerre d'Algérie et le côté révolutionnaire de '68. On aimerait bien vous poser aussi quelques questions sur la psychanalyse parce que vous aviez écrit deux livres qui ont comme sous-titre *travail analytique et processus psychotiques*. Alors se pose la question de savoir si la psychanalyse lacanienne a eu un apport spécifique au mouvement de la psychothérapie

institutionnelle, outre son apport plutôt personnel en tant que psychanalyste de pas mal de gens impliqués dans ce mouvement. Est-ce que vous pensez qu'il y a un apport spécifiquement théorique, au niveau de la pensée, dans la façon dont le mouvement de la psychothérapie institutionnelle considère la question de la psychose?

Jean-Claude Polack (J.-C. P.): ...C'est un apport très important. C'est comme un point de départ. Le terme de *psychothérapie institutionnelle*, c'est Daumézon qui l'a inventé, à Paris (Daumézon & Koechlin, 1952). Ça existait même avant que La Borde soit créée, je crois.

PP: Un an avant, en 1952!

J.-C. P.: Et puis il y a eu des expériences dans le treizième arrondissement, la clinique de Soisy, etc. avec Paumelle (1999) qui avait déjà fait un travail remarquable avec sa fameuse thèse sur le traitement d'un quartier d'agités. Et cette idée qu'on doit soigner d'abord un lieu. Donc, avant Lacan, il y avait déjà quelque chose. Par contre, la formalisation autour de trois autres piliers théoriques – le sujet, le signifiant et la structure, les trois s – c'est essentiellement l'œuvre de Oury, lisant et traduisant Lacan sur le terrain, dans l'expérience d'un établissement. Ce trépied sera vraiment important pour comprendre ce qui se passe là. On garde les fondations, définies par Tosquelles, du freudisme et du marxisme, en liant les productions de l'inconscient et la sociologie de l'institution. Sur ce fond-là, le discours de Lacan est une espèce de second souffle très fort, et même Tosquelles a été séduit par Lacan. La rencontre fut très impressionnante semble-t-il – outre le fait anecdotique qu'ils avaient un grattement de gorge assez semblable dans leur élocution. L'exégèse de Freud sur les bases de la sémiologie structurale fut tout à fait essentielle pour Oury et pour le *G.T.Psy*. Les implications pratiques sur le terrain de la psychothérapie institutionnelle paraissaient évidentes et tout le courant anthropologique et sociologique structuraliste était en pleine expansion.

Par exemple François Fourquet arrive à La Borde avec les "barbares". Il est très calé en sciences politiques – qu'il enseigne maintenant à l'Université. Ami de Félix, assez séduit par Nietzsche et Foucault, il a l'air de savoir aussi plein de choses sur Lévi-Strauss. Donc Oury lui passe une commande: "Voilà, est-ce que tu ne pourrais pas nous expliquer Lévi-Strauss et puis comment ça peut nous servir

ici?". Fourquet s'exécute. Après tout, on peut traiter La Borde aussi comme un village africain, pourquoi pas? (À ce propos, la clinique de La Borde est actuellement jumelée avec un village de Côte d'Ivoire...)

Félix est momentanément pris dans cette mode intellectuelle. Je relisais là, parce que je prépare une intervention dans un colloque sur le Chaos, *Chaosmose*. Dès la cinquième ou sixième page il parle de Lacan (Guattari, 1992). Pas pour le démolir, pas du tout! Non, il dit "Lacan a raison de dire que..." ça n'a pas cessé, même après cette attaque frontale explosive de *L'Anti-Œdipe* où les auteurs semblent vouloir tout foutre en l'air (Deleuze & Guattari, 1972). Mais longtemps après ils revenaient à Lacan sur certains points essentiels, parce qu'ils sentaient qu'il y avait des gens qui n'en étaient même pas à Lacan, qui refusaient d'entrer dans cette logique non seulement linguistique, mais sémiotique que celui-ci inaugurerait. Félix, malgré *L'Anti-Œdipe* et malgré *Mille Plateaux*, a marché dans les traces de Lacan, au moins sur ce plan-là, en disant que finalement la question la plus importante à laquelle il était confronté quand il s'agissait de la folie, était la question des *signes* (Deleuze & Guattari, 1980).

Qu'est-ce qu'un signe? Est-ce que les signes sont, ce qu'on croit communément, des éléments très apparentés aux mots, avec la double articulation de la langue, ou est-ce qu'il y a de la place pour plusieurs tribus de signes très différentes les unes des autres? Il faut pousser plus loin les questions déjà présentes chez Saussure et Benveniste et aller vers Hjelmslev, voire Peirce,... sortir du cadre linguistique proprement dit et travailler avec les *pragmatistes*, avec les logiciens.

Les logiciens, Félix et Deleuze s'en méfiaient. La pragmatique par contre leur convenait tout à fait. D'où l'idée aussi que l'on ne peut pas parler des signes sans parler des agencements, des dispositifs (Foucault, 1975). La guerre contre *le signifiant* ne nie d'aucune manière que la psychose ne cesse de poser la question de ce qu'on peut agir et dire en commun avec les schizophrènes, faire sens des deux côtés. Or je pense que le travail théorique de Lacan sur la psychose, notamment les "Préliminaires" des *Écrits*, est resté, à mon avis, sans retombées dans le champ pratique des psychothérapies de psychotiques. Seuls les travaux de Oury avec Danielle Roulot (2008), notamment le récent *Dialogues à La Borde*, continuent, près du terrain, de "perlaborer" les hypothèses premières autour du symbolique et de la *forclusion*.

PP: On peut bien se demander si c'est vraiment une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose.

J.-C. P.: Voilà. C'était intéressant d'introduire cette idée du symbolique, de l'imaginaire et du réel et donc la question du signe, de dire alors qu'il y a quelque chose qui apparaît dans le langage à quoi il faut être extrêmement attentif; de dire "on ne parle pas la même langue" que les schizophrènes. Mais, après, on se demande encore: "Qu'est-ce que c'est que cette langue-là?". Et pour ceux qui ne parlent pas ou pour les autistes, de quoi s'agit-t-il? Où est la faille? Où est la fêlure ou le je-ne-sais-quoi qui nous sépare irréductiblement de certains patients?

Françoise Dolto disait souvent: "Je trouve le concept de *forclusion du Nom-du-Père* très intéressant mais ça ne m'a jamais servi pour soigner un enfant psychotique". Elle le dit comme ça, noir sur blanc, dans un bouquin.

Et Gisela Pankow aussi. Elle travaillait avec le corps, avec des concepts beaucoup plus phénoménologiques, avec l'analyse existentielle. Elle avait beaucoup de respect pour Lacan mais elle disait: "Moi, je prépare les gens à être un jour en position de faire une analyse. Mais mon boulot ce n'est pas ça. Moi, je dois créer les conditions possibles pour... D'abord il faut *refaire un corps* avec ces gens-là. Il faut leur faire une géographie, l'histoire, on verra après". Et c'est assez évident dans son travail.

Je pense que c'est très évident aussi pour Oury. Il ne le dit pas comme ça bien sûr mais on voit bien quand il commence à travailler un peu finement sur des cas, des histoires, des anecdotes, des moments, des événements, car il fait alors appel à un bataillon de concepts qui ne viennent d'ailleurs que de chez Lacan. De la phénoménologie, par exemple, avec Maldiney... La psychothérapie institutionnelle, à travers lui, s'infléchit aussi, s'émancipe, on pourrait dire, de cette influence qui à un moment donné était assez rigide.

Dans la période après '68 jusqu'à l'arrivée de Deleuze dans sa vie, Félix a continué quand même à être lacanien, à vouloir le rester, peut-être même à prendre un petit peu le pouvoir dans l'École lacanienne. C'est toute l'histoire de ce fameux article "Machine et structure" (Guattari, 1969). Il avait écrit quelque chose avant, qui s'appelait *D'un signe à l'autre* (Guattari, 1966) et qu'il avait proposé à l'École freudienne. Ça n'avait pas beaucoup intéressé les lacaniens, donc on l'a fait paraître dans notre revue qui s'appelait *Recherches*. En '69,

Félix avait déjà rencontré Deleuze mais l'article datait d'avant. Les *machines*, ça l'intéressait beaucoup, en opposition binaire avec les *structures*. Agencements "machiniques", machines désirantes, il en parlait déjà. Il fait un article qui s'appelle "Machine et structure" et il propose de venir le lire à l'École freudienne. Lacan refuse (Félix était en analyse chez Lacan bien sûr): "Non, non. Par contre, si vous voulez, on peut le mettre dans *Scilicet*". *Scilicet*, comme vous le savez, était une revue dans laquelle personne n'avait le droit de signer ses articles et le seul auteur de la revue était Lacan. Donc Félix s'en va et propose l'article à la revue *Change* de Jean-Pierre Faye. Et là il y a quand même eu une rupture. C'est la fin de l'illusion ou de l'envie de Félix d'occuper une position prestigieuse dans l'École lacanienne. Oury était à peu près le seul praticien de l'École s'occupant vraiment des psychoses chez l'adulte. Maud Manoni et Dolto traitaient des enfants. Plus tard Maleval, médecin des hôpitaux psychiatriques, ira même jusqu'à dire l'impossibilité d'une prise en charge psychanalytique des psychoses dissociatives...

PP: Son silence sur la psychothérapie institutionnelle en dit long! Dans son livre *La forclusion du Nom-du-Père* Maleval (2000) mentionne Oury une seule fois, dans une parenthèse...

J.-C. P.: Dans *Folies hystériques et psychoses dissociatives* il dit carrément que la schizophrénie, les psychoses dissociatives ne relèvent pas du champ d'application de travail de la psychanalyse (Maleval, 1991). Il le dit, en gros, comme ça: "Il y a des gens qui prétendent les guérir. Alors, de deux choses l'une: ou bien ce n'était pas des schizophrènes, ou bien ils ont fait tout à fait autre chose que de la psychanalyse. Ce n'est pas la psychanalyse qui peut guérir un schizophrène, par définition. C'est ontologiquement impossible".

PP: Doctrinairement impossible!

J.-C. P.: Doctrinairement impossible oui. Je ne sais pas si ça répond à la question? Je pense qu'on en est là encore aujourd'hui. Je pense qu'il y a maintenant pas mal de gens dans les hôpitaux qui se réclament de Lacan et qui veulent s'occuper de la psychose mais qui en réalité ne font rien d'autre que l'approche épistémologique de la psychose. Je ne vais pas les nommer.

PP: Mais peut-être c'est lié au développement de Lacan lui-même parce que son élaboration de la forclusion est un outil plutôt diagnostique que thérapeutique.

J.-C. P.: Je le crois.

PP: Et ça nous amène à une autre question qu'on voulait vous poser car dans certains courants du lacanisme on a tendance à penser, au niveau diagnostique, en termes de *structure* psychotique, névrotique et perverse. Bien que vous, dans vos livres, vous parliez explicitement de *processus* psychotiques (Polack & Sivadon, 1991; Polack, 2006). Aujourd'hui on entend parler de la psychose ordinaire, de la perversion ordinaire, c'est-à-dire des gens qui, à première vue, ont l'air d'être névrotiques mais qui résistent au traitement psychanalytique plutôt classique. Et donc peut-être à cause de cette résistance ils bénéficient des diagnostics comme psychose ordinaire, perversion ordinaire. Une approche qui pense plutôt en termes de *processus* pourrait-elle éviter de nouveaux diagnostics? L'abord en termes de *structures* ne ferme-t-il pas plutôt des voies thérapeutiques?

J.-C. P.: C'est ça. La rupture avec le structuralisme est apparue assez tôt pour moi. Je trouvais que ça permettait parfois de comprendre, de schématiser, de "diagrammatiser" une institution de façon assez satisfaisante mais qu'en même temps quelque chose d'extrêmement figé risquait de minéraliser littéralement ce qu'on voulait justement modifier. Le règne de la structure dans les sciences humaines en général, mais surtout dans le domaine de la maladie mentale ou de la folie, me semblait extrêmement pervers parce qu'on ne voyait pas par quel miracle on pourrait subvertir ou métamorphoser une structure. Une structure est quelque chose de relativement indéformable, même si on appelle ça structure "souple" ou structure "dynamique". L'irruption de cette pensée "machinique", au fond très matérialiste, où ce ne sont pas les signifiants qui balisent l'organisation mentale mais essentiellement des rapports de forces pulsionnelles, internes, etc. extrêmement complexes, m'a paru beaucoup plus vivante. Je dois dire qu'il y a une pensée qui m'a beaucoup aidé, peut-être par un usage un peu biaisé de sa théorie, c'est celle de Szondi, Cette façon de jouer avec des vecteurs multiples et de dire que de toute façon, on est tous habités par ces données pulsionnelles qu'on a tous en réserve, sur un mode virtuel, quels que soient les proportions et les diagrammes qu'on peut

construire. Tout est là. Il y a peu d'humains qui n'ont pas de dimensions perverses ou obsessionnelles, phobiques, etc. Et c'est vrai aussi pour la psychose bien-sûr. Ça, ce n'est pas seulement lui qui le dit. Par exemple Pankow: "Moi, quand j'ai en analyse des gens qui se croient névrosés, c'est à dire normaux – notamment les psychanalystes en analyse – je me rends compte que je n'arrive pas à faire véritablement un travail avec eux si à un moment donné de la cure on ne plonge pas vers le noyau psychotique, si on ne trouve pas un espace psychique de ressourcement. Ça décroche de la névrose. On est dans un autre espace". C'est un petit peu dangereux mais quand même, c'est ça. Et donc, en substance, elle dit: "Je guette toujours les composantes ou la part psychotique". Là-dessus, les anglo-saxons, eux ils y vont carrément. Ils parlent toujours de la part psychotique du moi. Mais il y a quelque chose de vrai là-dedans. Szondi a donné à ça, surtout dans l'interprétation de Schotte, une vision assez dynamique. Les gens qui font la passation du test disent que, à quelques mois ou à quelques années de distance, et aussi si on change les gens qui font passer le test... les résultats changent. Le test n'est pas le même. On n'a pas le même diagramme, les mêmes proportions. C'est intéressant. Ça veut dire qu'il y a du processus quand-même.

La dernière fois que j'ai vu Schotte, peu de temps avant sa mort, il était venu présenter son bouquin à la librairie La Terrasse de Gutenberg (Schotte, 2006). Ginette Michaud était malade et ne pouvait pas venir faire la présentation. Oury m'a demandé d'y aller. J'étais très intimidé, mais j'y suis allé quand même. J'ai lu son bouquin *Un Parcours*, dans lequel il raconte un peu sa vie et je lui ai fait parler de ça. Je lui ai dit: "J'ai l'impression que le côté génétique est relativement 'structuralisé' dans la pensée de Szondi, et que vous, vous avez contourné cela. Vous l'avez pris dans un sens beaucoup plus processuel. Vous mobilisez les agencements pulsionnels. On voit bien que vous croyez à la possibilité que les rapports entre ces différents vecteurs et les éléments de composition de la personnalité soient en permanente mutation. Sauf, bien sur, si on met les gens dans un asile où on ne s'occupe plus d'eux. Là, effectivement, ça ne bouge plus, on va droit sur la catatonie. C'est la thèse de Deleuze et Félix".

Le processus schizophrénique abandonné à lui-même, c'est la catastrophe absolue. Mais sinon, ce n'est pas si simple. Ça vit, il se passe des tas de choses. Donc du coup, j'utilise beaucoup ce terme de "processuel" qui est très guattarien. C'est peut-être simplement de l'optimisme de ma part mais je pense qu'il faut être un peu optimiste

pour faire ce travail. Car si on est persuadé qu'on a affaire à un roc schizophrénique inattaquable, on ne le fait pas. C'est la position de Maleval. C'est pas la peine... On donne des médicaments et puis voilà. Si on pense qu'on peut faire quand même bouger les choses, alors on est obligé d'introduire des paramètres beaucoup plus pragmatiques où la question des agencements, des dispositifs, du *comment*, du *où*, du *moment*, se pose constamment.

PP: Souvent vous évoquez, en parlant de l'institution et de "l'agencement collectif d'énonciation", le fait qu'on risque toujours quelque chose dans le corpus institutionnel: sa peau, sa "réputation", son sommeil, ses amitiés, ses goûts, ses opinions, son amoureux, etc. C'est intéressant de penser les plans de composition, l'union (ou pas) entre le corps et l'institution. À La Borde c'est évident, même si on ne pense pas toujours en termes d'*agencements*. D'ailleurs, le risque est toujours là – comme a développé Goffman – que l'institution se ferme sur elle-même et qu'on ne pense plus en termes de processus. Par exemple, parfois les gens ne peuvent plus aller voter faute de papiers etc. Est-ce qu'on prête toujours suffisamment attention à ces choses-là? Repenser constamment la relation avec la ville c'est difficile... Bon, ce n'est pas vraiment une question mais plutôt une remarque!

J.-C. P.: Ce qui a été difficile c'est de tourner le dos à l'approche structuraliste tout en maintenant un intérêt très marqué pour la question des signes, pour la sémiotique. comme discipline comprenant aussi une composante pragmatique. L'idée même d'*agencement*, évidemment telle que la définit Félix, est assez particulière mais elle est aussi dans la pensée de Peirce d'une certaine manière et de Whitehead. C'est à dire qu'il y a véritablement un rapport à établir – chez Foucault aussi c'est très évident – entre les conditions d'une énonciation et l'énoncé lui-même. Il y a un rapport toujours entre un arrangement des choses, matériel, social, groupal,... et puis ce qui en émerge à un moment donné, un discours. Les linguistes relient parfois directement la parole à l'action – Austin, Searle.

Il faut garder le repère du signe mais s'intéresser beaucoup à cette dynamique processuelle, surtout quand il s'agit des psychoses. Car là on est justement du côté des données qui défient la linéarité des déterminations, des causes et des effets. On est au plus près du *chaos*, dans sa signification physique contemporaine. Je commence à comprendre ce que les savants des sciences dures veulent dire là-dedans.

Le processuel maintient cette idée qu'il y a d'autres logiques que cette détermination linéaire, newtonienne; qu'il y a de la turbulence, de l'aléatoire, des choses imprévisibles qu'il faut essayer de formaliser. On passe quand-même par la question des signes, des formes, des graphiques, On essaie de comprendre quelque chose dans un domaine où il faut disposer d'un outillage qui est à inventer. Lacan nous a ouvert une porte; à nous d'en enfoncer d'autres!

PP: Les théoriciens du chaos, eux, parlent aussi de structure mais ce sont des structures beaucoup plus dynamiques qui se génèrent eux-mêmes ou se dissipent. Ce qu'ils peuvent apporter, au moins au niveau théorique, c'est une élaboration d'une éventuelle fragilité de certaines structures et l'idée que ces structures peuvent être complètement bouleversées par des processus qui, au début, ont l'air d'être très minimales.

J.-C. P.: Oui, c'est ça. C'est important parce qu'on garde le terme mais en même temps on en fait déjà quelque chose de très différent. Très souvent on décrit, avec le terme de structure, des événements d'une fraction de seconde par exemple. Oui, il y a une structure mais curieusement elle a disparu au moment même où j'en parlais; c'est pourtant une "structure". D'ailleurs on peut la photographier au laser... et s'apercevoir qu'elle se répète.

PP: Cela est très intéressant. La présence de l'observateur change la structure. Alors, dans le travail avec les humains...

J.-C. P.: Oui, c'est tout le courant de Prigogine et de Stengers, deux savants belges passionnants.

La tripartition freudienne: névrose, psychose, perversion est très forte, très juste aussi pour son époque (début du XX^e). On voit bien qu'elle ne se présente plus de la même façon aujourd'hui, ne serait-ce que parce qu'une grande partie des *perversions* sont passées du côté de la normalité, qu'on le veuille ou non. On n'aurait plus l'idée aujourd'hui de dire qu'un homosexuel est un pervers. À l'époque on allait même en prison pour cette "pathologie". Actuellement il y a encore des endroits où on va en prison pour homosexualité. Dans les pays musulmans, ça peut être très grave. En Égypte, on enferme les homosexuels. Le régime tunisien est très dictatorial et violent. Les homosexuels sont traités comme des criminels.

Tout un travail a été fait en France, autour de Jean Allouch, un post-lacarien. qui dirige une petite maison d'édition, ÉPÉL (Éditions Pour les Études Lacaniennes) et qui a créé à l'intérieur une collection qui s'appelle Bibliothèque d'érotologie moderne. Il va chercher des textes écrits par des gens qui sont pratiquement tous des homosexuels et qui se réclament souvent de la pensée de Foucault sur les plaisirs, l'histoire de la sexualité. Ce sont surtout des américains, des professeurs d'université qui travaillent sur la *Gay* ou la *Queer Theory*. On parle d'un monde particulier, d'une minorité mais on ne parle plus de "malades". Ça n'a plus rien à voir avec ça.

Bien entendu, il ne s'agit pas de dire que les psychotiques ne sont pas malades – on voit bien à quel point ils peuvent l'être – mais je pense qu'on peut en parler aussi autrement. On a raison de dire en général que, quand on est schizophrène, c'est pour la vie car c'est une composition très particulière du rapport au monde. Ce qui ne veut pas dire qu'on en a pour la vie à être dans un hôpital, à se soigner etc. On en a peut-être pour la vie à être un voyageur, un artiste, un poète... on verra bien. Mais alors, comment le processus peut-il être utilisé dans un travail de psychothérapie? La mobilité supposée des éléments structurels et non pas rigides de la personnalité, c'est essentiellement par le *déplacement sémiotique* que j'imagine ça. Il s'agit toujours de trouver dans quelle strate sémiotique on peut effectivement rencontrer quelqu'un. Contourner l'obstacle du signifiant, de la forclusion, recomposer des rapports, un mode de relation possible et donc des investissements de désir, les désenclaver à partir d'autres agencements. Ce sont des choses qu'on fait banalement dans les hôpitaux depuis deux siècles, sans le savoir. On voit bien qu'avec la musique, la peinture, la danse, le sport, des activités, le boulot, le travail, toutes sortes de pratiques corporelles ou non, on se retrouve parfois dans des relations de communication assez fortes avec des gens qu'on considérerait comme complètement autistiques.

Or, à La Borde, c'est une expérience banale. Personne n'y arrive, sauf le jardinier qui passe son temps à discuter avec X: le patient travaille aux fleurs, il est content, et puis un jour il va boire un coup dans la maison du jardinier. On se demande qu'est-ce qu'ils peuvent bien se dire...

J'ai pris en exemple deux patients qui étaient là quand j'y travaillais (Polack, 2006: 170-171). Une fille et un garçon qui passaient leur temps, à longueur de journées, à se promener ensemble et à se parler. Peut-être qu'ils se bécotaient aussi sous les arbres, je ne sais pas, mais

entre eux ils se parlaient. Quand on les croisait c'était une conversation bizarre, totalement incompréhensible... Par contre si on prenait l'un des deux, qu'on essayait de lui parler, c'était peine perdue. Donc il y avait une possibilité, entre eux, de lien – de quelle nature? – avec une vraie récurrence, comme diraient les structuralistes, avec une convergence. Une communication de base, avec du désir là-dedans. L'idée que j'avais eu était de faire venir ces deux là dans le *Grand Groupe*, une réunion où on faisait venir, avec pas mal d'insistance parfois, une vingtaine de psychotiques graves. Ça se passait dans le bureau de Oury, le mercredi, le jour où il "monte" à Paris. Félix animait cela. Après plusieurs années il m'a demandé de reprendre le groupe. Pendant deux ou trois ans je l'ai fait.

On faisait venir les patients, tous très malades et difficiles à "comprendre". Il ne s'agissait pas seulement de comprendre, mais de garder en mémoire: on parle avec quelqu'un, il sort et on se dit "Mais qu'est-ce qu'il m'a dit déjà? Quelle phrase?". On n'arrive plus à reconstruire cette phrase. Elle ne fait pas sens, on ne l'attrape pas. Dans ce groupe c'était comme ça. Petit à petit on essayait de faire que ces vingt personnes qui avaient chacune un discours très solipsiste, puissent faire des phrases entre elles, c'est-à-dire puissent s'articuler, s'associer... Associer, c'est beaucoup dire. Mais, on s'apercevait qu'il pouvait y avoir un certain ordre de parole. Quand Y parlait, tout de suite après, on était sûr que Z allait prendre la parole.

PP: Ils s'associaient alors...

J.-C. P.: Oui. On a travaillé comme ça. On se disait: "Tiens, aujourd'hui si on écoute de quoi les gens parlent on a l'impression (ce n'était pas une impression, c'était plutôt une décision de décryptage) qu'on peut faire l'hypothèse (j'étais encore très pankowien à cette époque-là) que ce dont il est question, c'est le *corps*". Donc on était très attentif à ce qui pouvait apparaître dans le *Grand Groupe* comme élaboration progressive d'un corps, d'un corps collectif, de quelque chose à quoi chacun d'eux s'accrochait comme sur un *corps sans organes*; les uns à côté des autres, pas forcément sur un mode structuré mais au moins de contiguïté. Et cette logique pouvait servir de grille d'écoute. Souvent c'était quand-même moi (comme meneur de jeu) qui disait: "Et alors, Mr. X, qu'est-ce qu'il en pense? Qu'est-ce qu'il dit, lui?". Ou même parfois je disais – c'est forcer un peu la note –: "Vous êtes d'accord avec ce qui vient d'être dit?". Ou autre chose.

Donc, petit à petit, on avait l'impression que le groupe créait un peu son organisation, très précaire. Et alors on s'est dit: "Si ce couple qu'on rencontre, qui est complètement isolé, on arrivait à le faire venir là, on élargirait un peu leur surface d'inscription potentielle". Bon, c'est une hypothèse.

Il fallait donc qu'on puisse, en quelque sorte, déchiffrer ce qui se disait là dans des termes qui n'impliquaient pas le jeu du signifiant en tant que tel. C'est-à-dire trouver les formes ou les matières dont il était question et peut-être essayer de leur donner justement une forme différente, abattre là-dessus une forme différente, qu'elle soit architecturale, graphique ou musicale éventuellement. Dans le bouquin, finalement, je compare à un moment donné le *Grand Groupe* à un groupe de *free jazz* parce que je trouve que c'est ça. La première fois où j'ai entendu le *Art ensemble of Chicago*, ça m'a agressé un peu. C'était une cacophonie incroyable et il y avait en plus des jouets sur la scène, des jouets musicaux qui en plus d'eux faisaient des trucs. Il m'est arrivé aussi la même chose avec Cage qui a donné une représentation à l'opéra Bastille. Ça s'appelait *Européras*. Alors *Européras* c'était six phonographes, avec des pavillons à l'ancienne, avec des disques 78 tours, avec une pile d'opéras et des gens qui étaient à côté des phonographes et qui mettaient des opéras comme ça... Six phonographes avec des opéras différents bien sûr. Huit chanteurs qui chantaient des opéras différents, chantaient de Mozart ou de quelqu'un d'autre... Deux pianos sur la scène. Un piano à queue imposant avec un son très fort, bien timbré, jouant deux choses différentes et une bande sonore qui passait sur des haut-parleurs qui était la compression sonore sur une même bande de 300 opéras. C'était un bruit de métro "bruuu...!", un bruit avec quelques variations, mais pas beaucoup, sinon c'était trop. Et on aboutissait à l'impossibilité même de distinguer quelque chose là-dedans. J'ai écouté ça pendant une heure et demie, je me suis dit: "Il faut quand même que je fasse un effort pour comprendre la révolution musicale". Mais finalement dans le *Grand Groupe* parfois on avait aussi cette impression-là. C'est après que je l'ai pensé parce que le truc de John Cage c'était plus récent. On a l'impression comme ça d'un bruit terrible, quelque chose qu'on a du mal à distinguer, même chacun ne comprend rien. Et derrière ça, il y a quelque chose de fractal. On touche aussi à des logiques qui ne sont pas les mêmes mais qu'on peut détecter. Pour ça j'ai comparé au *free jazz*. Ça peut s'écouter finalement.

PP: Vous avez cité la pratique institutionnelle mais également le travail que faisaient Pankow ou Dolto dans leurs cabinets. Dans votre dernier livre (Polack, 2006) vous dites qu'il n'y a pas de vacuole transférentielle ou de situation duelle car on est toujours à plusieurs. Vous parlez même de la nécessité de faire une "analyse institutionnelle" de cet agencement, de cette situation faussement duelle. Quelles sont alors les conditions de possibilité d'un travail psychothérapique avec les psychotiques? Comment pensez-vous une telle analyse institutionnelle?

J.-C. P.: C'est une hypothèse. Finalement, c'est peut-être le sujet du livre que j'ai écrit. C'est ça, exactement ça. Quand on est seul dans un cabinet et on reçoit des gens psychotiques, on parle avec eux, etc. D'abord, est-ce que c'est possible? Est-ce que ça sert à quelque chose? Bien sûr, mais à quelles conditions ça sert à quelque chose? Est-ce qu'on n'est pas, c'est l'hypothèse que je fais, dans un cas particulier, on pourrait dire extrême, d'un *agencement institutionnel*? Un agencement institutionnel réduit apparemment aux rapports entre deux personnes, dans un lieu extrêmement simple, fixe et rigide où ne se passe rien d'autre que la parole. Quand on voit de plus près, on voit bien que la psychothérapie des psychoses mobilise une quantité d'autres données, de présences, de figures, de rapports de pouvoir, d'éléments d'écologie et d'environnement, etc. ça vaut le coup, à chaque fois, de les analyser, non seulement les analyser mais s'en servir et les modifier. C'est-à-dire, là aussi, même dans le cas d'un cabinet comme ça, de préférer l'institutionnalisation à l'institution, c'est-à-dire d'essayer sans arrêt de modifier le nombre réel, dirai-je, des gens qui prennent en charge un patient en fuyant le transfert massif de certains psychotiques sur la personne du psychothérapeute. Finalement ça veut dire aussi qu'on essaie de "processualiser" ce lieu, qui en principe est limité à un échange de paroles et de mots, en quelque chose qui peut être aussi un chantier, un atelier, quelque chose qui est en articulation avec d'autres lieux avec lesquels on a des rapports. On essaie de mettre du réseau là-dedans et de se voir soi-même comme élément dans un réseau avec une fonction peut-être privilégiée qui est, je crois, ce que Oury appelle *la fonction scribe*. Je trouve ça intéressant, cette idée-là. Quelle que soit la multiplicité des gens et des choses qu'on met en mouvement dans le travail de psychothérapie avec les psychotiques, il faut bien peut-être qu'il y ait quelqu'un ou quelques uns en tous cas qui tiennent cette fonction-là, qui en fassent l'inscription. Que ça ne soit pas

justement toujours disséminé et perdu. Il faut qu'il y ait une trace. C'est tout à fait important. Et cette inscription, cette fonction scribe, c'est peut-être celle qu'on joue, surtout quand on travaille comme ça, seul. Ça ne veut pas dire d'ailleurs que j'écris. Mais en tout cas dans ma tête j'établis, sans arrêt, une espèce de continuité entre des choses qui pourraient éclater, se séparer, aggraver le démembrement d'un patient.

Je donne des exemples où, quand le démembrement est trop grand, c'est la catastrophe. Dans le livre, je parle d'un patient qui a été à La Borde avant, que j'avais suivi pendant une quinzaine d'années et qui a fini par se suicider (Polack, 2006: 172-173). Un schizophrène qui était sorti de La Borde et qui travaillait à un endroit protégé. On avait fait une association de patients et il était secrétaire de cette association. À un moment donné, c'était l'été, à la fin du mois de juillet, il m'a appelé. Je n'étais pas là. Il a essayé de me joindre, il ne m'a pas trouvé et il s'est tué. Si j'avais été là, il ne se serait pas tué, probablement, parce que très souvent quand il avait du mal à vivre on se voyait et ça faisait repartir les choses pour quelque temps. Donc là j'ai bien vu que, malgré l'effort que j'avais fait pour qu'il y ait au moins quatre ou cinq personnes qui puissent servir de bouées de secours, à un moment donné, il n'y avait plus que moi, et je manquais à l'appel. Il meurt. Il faut comprendre l'importance, même quand on est seul, de travailler comme ça, d'avoir un filet, comme disait Pankow, d'avoir le filet sous l'acrobate. C'est ce filet aussi que j'essaie de mettre en place, pas simplement pour des raisons de sécurité mais pour des raisons psychothérapeutiques. C'est-à-dire que quelqu'un puisse être pris dans un jeu beaucoup plus complexe que sa relation à la toute-puissance de l'analyste.

Le collectif où je travaille, ici, est vraiment une proto-institution, avec quelque chose qui mérite sans doute le nom de collectif...

PP: Le "Collectif 125"...

J.-C. P.: D'abord on est là depuis trente ans. On se connaît tous. On a tous fait à peu près les mêmes trucs, on est tous passés par La Borde. Politiquement on est très proche les uns des autres. Puis, on travaille beaucoup ensemble. On discute sans arrêt. Il y a un groupe de travail par exemple sur la psychose. Une fois par mois, à tour de rôle, on parle de "cas". On le fait depuis vingt ans. Ensuite il y a des patients que j'ai en thérapie mais que je confie pour les médicaments à un autre

et inversement. On est toujours plusieurs. Et c'est comme si on sentait que de toute façon, si l'un de nous n'est pas là, il est très important qu'un autre soit dans le coup.

Ce que Pankow appelle le filet, c'est ce qu'on appellerait volontiers un *réseau*. Les systémistes aussi ils ont cette notion-là. Mony Elkaïm dit des choses très intéressantes là-dessus. Il travaille beaucoup comme ça. Les réseaux deviennent très importants justement avec des patients non-hospitalisés. À la clinique, le réseau est là, assez visible. On a accès aux réseaux, on travaille dedans tandis que là, le réseau est beaucoup plus virtuel. Il faut le construire sans arrêt. La psychothérapie libérale des psychotiques est probablement impossible avec certains psychotiques trop malades, trop graves. Ça suppose déjà qu'ils puissent vivre à peu près à Paris et se démerder. Mais ça suppose aussi qu'on pense sans arrêt les moyens d'enfreindre la déontologie libérale du psychiatre et du psychanalyste.

C'est un vrai problème. En principe un psychanalyste n'est pas censé parler de ce qui se passe avec son patient à personne, sauf, à la limite, avec un de ses pairs, ou maîtres, contrôleurs, etc. Or, c'est la condition pour travailler avec des psychotiques. S'il n'en parle avec personne, à mon avis, le risque est grand. J'en ai fait l'expérience maintes fois. Chez les copains aussi. À un moment donné, ils ont arrêté de prendre des malades comme ça. Ils ne veulent plus. C'est trop angoissant.

Mais presque toujours on voit le même schéma: "Ah oui, le médecin traitant, je ne peux pas lui parler parce que...". J'ai des gens en contrôle qui font des psychothérapies avec des psychotiques. Je leur dis: "Surtout ne prenez pas quelqu'un en thérapie si vous n'avez pas des rapports avec le médecin qui lui donne les médicaments". Et si vous ne parlez pas régulièrement avec l'autre thérapeute: "Comment vous trouvez truc... Est-ce que vous ne pensez pas que ce serait bien de lui donner un peu de machin?". Carrément. Et puis l'inverse. Le type peut dire: "Vous savez, je vous signale que sa mère est venue me voir et elle m'a dit ceci, cela". Donc il faut se démultiplier. Au fond il faut faire jouer sa propre multiplicité fonctionnelle. On ne parle pas des statuts et des rôles parce que ça n'a pas beaucoup d'intérêt. Mais au moins d'être un peu comme dans un *chantier*.

PP: Le psychanalyste ou le thérapeute prête son corps à son travail. Dans l'institution il est la "nourriture", le moteur et le lien. Il est engagé par son désir etc. Il doit parfois aussi produire une

désorganisation à l'intérieur d'une institution qui a toujours tendance à se fermer, tout comme il est en prise avec la désorganisation présente dans la psychose, etc. Mais ne doit-il pas être *branché* dans la ville ou présent sur la place publique? Par exemple, que fait-on alors lorsque, comme en ce moment, on parle en France des procès pour les fous ou lorsqu'on associe de plus en plus la schizophrénie au danger public?

J.-C. P.: Je ne sais pas comment y répondre, sauf peut-être par une anecdote très actuelle. J'ai été amené à intervenir, modestement, sur l'affaire de Marina Petrella. C'est une ex-brigadiste italienne qui s'est réfugiée en France en 1993. Elle a été condamnée à perpétuité en Italie pour avoir dirigé les Brigades Rouges à l'époque où Aldo Moro a été enlevé et assassiné. Elle n'a pas participé à cet enlèvement mais elle était dirigeante de ce mouvement à cette époque-là. Elle a fait sept ou huit années de préventive. On instruisait le procès, puis on l'a relâchée parce que huit ans c'est la limite, je crois. Le procès a eu lieu un petit peu après et elle a été condamnée à perpétuité. Mais on ne l'a pas arrêtée toute de suite parce qu'elle avait un bébé. On lui a laissé un petit peu de temps. Elle en a profité pour partir parce que la perspective de faire perpète en Italie c'est terrible. Donc elle est venue en France, d'autant que le président Mitterrand avait fait une déclaration à Rennes: "Les réfugiés politiques italiens, s'ils viennent en France nous ne les extradons pas à la condition évidemment qu'ils s'abstiennent de toute activité politique et qu'ils respectent complètement le droit et les lois françaises de citoyenneté". Du coup, il n'y en a pas mal qui sont venus. Et jusqu'à il y a quelques années, cette déclaration de Mitterrand était respectée, par Chirac, par des ministres de droite et de gauche, par des premiers ministres. Puis brutalement, il y a quatre ans, un jeune type qui n'était pas brigadiste, qui était professeur d'économie, ici à Paris, assistant, Paolo Persichetti, se fait arrêter chez lui sur une accusation X, et on l'extrade. C'était déjà très brutal. C'était déjà sous un gouvernement de droite. Je ne sais plus qui était le premier ministre à l'époque. Et récemment, Marina Petrella, qui vivait déjà depuis 1993 en France, qui s'est mariée, qui a eu une deuxième fille, qui est assistante sociale en banlieue parisienne, qui fait un travail extraordinaire avec des gens en difficulté, très appréciée là où elle bosse, on la convoque au commissariat... là où elle va souvent parce qu'elle travaille avec les flics comme assistante sociale. Et quand elle arrive là-bas, on lui fout des menottes. Et on lui dit qu'il y a une demande d'extradition et que le gouvernement a

décidé de l'accepter. On la fout en taule en août 2007 et elle est en taule depuis. Et il y a quelques mois, en février je crois, Fillon signe un arrêté d'extradition. Une réaction très forte s'organise dans l'opinion. Du coup, *Le Monde* en parle, *Libération*, toute la presse féminine, *Marie-Claire* a fait son éditorial là-dessus, *Elle* aussi. Et comme je suis en relation avec ces réfugiés politiques italiens depuis très longtemps, j'essaie de les aider.

Dès que Marina est arrêtée et surtout après qu'on ait dit: "Vous êtes extradée", elle sombre dans une dépression épouvantable. Ce n'est pas une grève de la faim. Elle est totalement désespérée et elle a envie de crever; elle tient des propos mélancoliques. Elle commence à dire à son mari et à ses enfants: "C'est par ma faute que votre vie est gâchée" etc. Là on se dit qu'on n'est pas loin du passage à l'acte. Donc à Fleury-Mérogis on la met à l'infirmerie, puis on l'a envoyée en psychiatrie. Là-dessus, il y a eu une campagne un peu droitière comme ça, des gens autour de Sarkozy: "C'est de la simulation, elle fait pression, on ne se laissera pas impressionner". Donc on m'a demandé de dire quelque chose, médicalement, là-dessus. J'ai essayé d'obtenir un permis de lui rendre visite. Je ne l'ai pas obtenu. Et finalement, donc je dis quelque chose à un truc de presse qui a eu lieu à la mairie du treizième arrondissement, il y a deux jours. Plus un texte que j'ai écrit, je ne sais pas s'il va être publié, qui est une lettre à Bernard Koechner. Il se trouve que Bernard Koechner est un vieux copain à moi et j'avais envie de lui parler de ce cas humanitaire – humanitaire pour le cas, elle va crever cette fille – et que les avocats demandent la clause humanitaire pour l'extradition, constitutionnellement ça existe. Quand la vie d'une personne est menacée par l'extradition, on annule. On fait jouer la clause et on suspend le cas complètement et on annule. Et donc j'étais amené à dire quelque chose de quelqu'un, en plus, que je n'ai pas vu. Donc uniquement sur la foi des propos d'elle qu'on rapporte dans les journaux, dans les articles, il fallait que je travaille là-dessus. J'ai fait une espèce de diagnostic pour dire que ce n'est pas de la simulation, ce n'est pas une grève de la faim, ce n'est pas une protestation, c'est véritablement un désir de mourir très grave. Je pense qu'elle est extrêmement malade et que donc la clause humanitaire doit jouer. Je ne sais pas si ça répond à la question... Je l'ai fait en croyant vraiment.

Institutional Psychotherapy and Psychoanalytical Influences: An Interview with Jean-Claude Polack (Part II)

Summary: In this second part of the interview with the French psychiatrist Jean-Claude Polack, he talks about some of the authors and frames of reference that influenced the theory of Institutional Psychotherapy (Lacan, Pankow, phenomenology) and about the relationship between Lacan and Guattari. The interview concludes with his reflections on the treatment of psychotics in private practice.

Key words: Psychoanalysis, François Tosquelles, Jean Oury, Félix Guattari, Jacques Lacan, Schizo-Analysis, Institutional Psychotherapy.

Bibliographie

- G. Daumézon & Ph. Koechlin (1952), "La psychothérapie institutionnelle française contemporaine", *Anais Portugeses de psiquiatria*, vol. IV, pp. 271-311.
- G. Deleuze & F. Guattari (1972), *L'Anti-Oedipe, Capitalisme et Schizophrénie*, Paris, Minuit.
- G. Deleuze & F. Guattari (1980), *Mille Plateaux, Capitalisme et Schizophrénie*, Paris, Minuit.
- M. Foucault (1975), *Surveiller et punir. Naissance de la prison*, Paris, Gallimard.
- F. Guattari (1992), *Chaosmose*, Paris, Galilée.
- F. Guattari (1966), "D'un signe à l'autre", *Psychanalyse et transversalité*, Paris, La Découverte, pp. 131-150.
- F. Guattari (1969), "Machine et structure", *Psychanalyse et transversalité*, Paris, La Découverte, pp. 240-248.
- F. Guattari (2003 [1972]), *Psychanalyse et transversalité*, Paris, La Découverte.
- J.C. Maleval (1991), *Folies hystériques et psychoses dissociatives*, Paris, Payot.
- J.C. Maleval (2000), *La forclusion du Nom-du-Père. Le concept et sa clinique*, Paris, Seuil.
- J. Oury & D. Roulot (2008), *Dialogues à La Borde. Psychopathologie et structure institutionnelle*, Paris, Hermann.
- Ph. Paumelle (1999 [1952]), *Essais de traitement collectif du quartier d'agités*, Rennes Presses de l'École des Hautes Études en Santé.
- J.-C. Polack (2006), *Épreuves de la folie, travail psychanalytique et processus psychotiques*, Ramonville Sainte-Agne, Érès.
- J.-C. Polack & D. Sivadon-Sabourin (1976), *La Borde ou le droit à la folie*, Paris, Calmann-Lévy.
- J.-C. Polack & D. Sivadon (1991), *L'intime utopie, travail analytique et processus psychotiques*, Paris, PUF.
- J. Schotte (2006), *Un parcours. Rencontrer, relier, dialoguer, partager*, Paris, Le Pli.